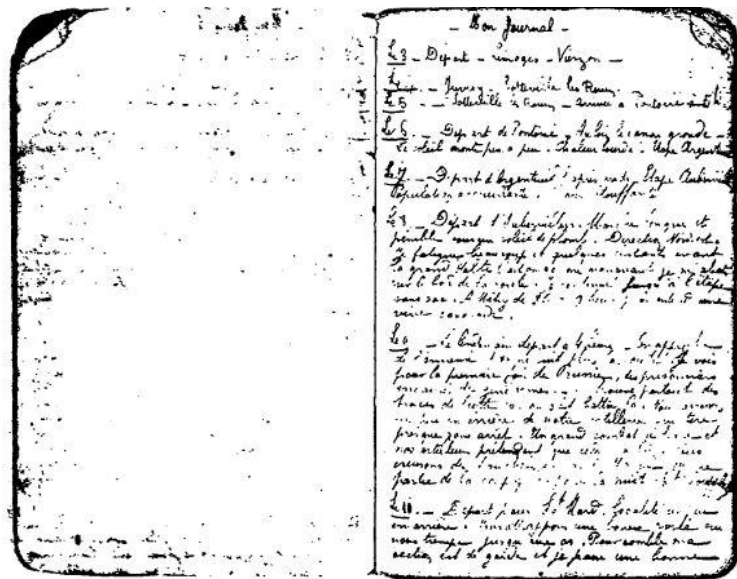


DE LA MARNE A L' AISNE ET A LA SOMME

Carnets de guerre d'Arthur Laflaquière

3 Septembre - 4 Novembre 1914

(Bernard de Jéso)



Dans nos greniers nous trouvons très souvent des objets bizarres parfois déroutants tels que des briquets de cuivre, de vieilles cannes métalliques rouillées. Ces objets ont une signification facile à comprendre lorsqu'ils sont accompagnés de douilles d'obus finement ciselées avec une pointe, d'une vieille capote bleue ou d'un casque. Nous savons bien que ce sont des témoins muets des épreuves que nos parents et grands parents ont endurées pendant quatre ans dans les tranchées. En regardant mieux, nous découvrons parfois de véritables documents.

C'est ainsi que j'ai retrouvé le journal que mon grand-père, Arthur LAFLAQUIERE a tenu pendant les premiers mois de la Grande Guerre. Ces notes journalières accompagnées de photographies sont un souvenir de famille mais elles prennent une dimension particulière quand on les relit en les replaçant dans le contexte historique du moment. C'est ce que je vais essayer de faire.

L'AUTEUR

Pierre, Arthur, Louis Laflaquière est né le 19 Août 1881 à St AULAYE (Dordogne), il est Instituteur Primaire à Bergerac, faubourg de la Madeleine. Il a donc 33 ans lorsque notre

histoire commence le 4 Juillet 1914. Si, en France, les gens pensent aux moissons ou à la fin de l'école, une tragédie commence à SARAJEVO.

SARAJEVO

Ce jour là, Carilo Prinzip, jeune serbe de 19 ans tire deux coups de revolver sur l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche et son épouse la duchesse de Hohnberg. Les deux héritiers de la couronne d'Autriche meurent peu de temps après. Le gouvernement de Vienne pense qu'il ne s'agit pas d'un acte isolé mais d'un attentat organisé par une puissance étrangère, la Serbie, alliée de la France et de la Russie.

LA MARCHE A LA GUERRE

L'Europe croit que la crise va se dénouer rapidement. «Personne ne veut la guerre» dit-on partout. Les intérêts des nations européennes, leurs politiques belliqueuses et surtout les stratégies militaires qui ont été imaginées par les états-majors vont en décider autrement.

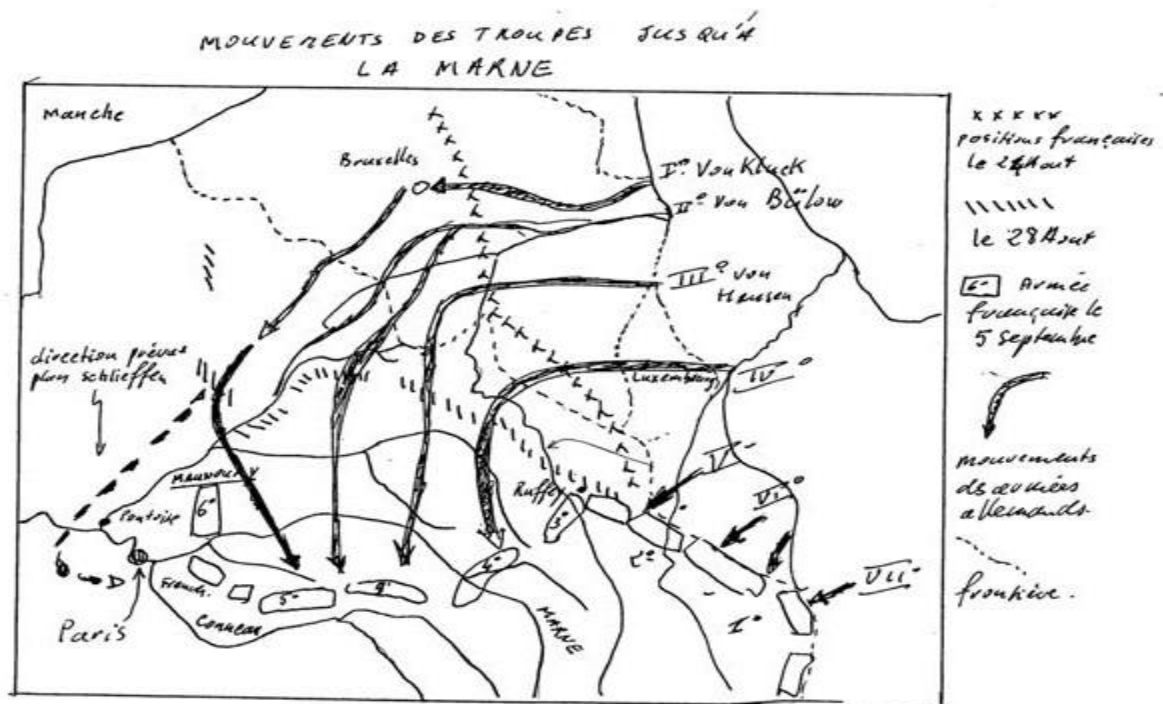
La France est alliée à la Russie ; l'Allemagne est prise entre deux feux. L'immense armée russe (peut-être 10 millions d'hommes) sera longue à mobiliser d'autant plus que les voies de chemin de fer allant de Moscou vers la frontière ouest de l'empire, financées avec des capitaux français (les fameux emprunts russes), ne sont pas terminées et l'armée russe doit avancer à pied. La mobilisation russe sera très longue, les français doivent donc à tout prix attaquer les allemands pour permettre aux russes de se regrouper ; l'offensive doit débiter très vite sur l'Alsace. Les allemands seront contraints de se défendre sur cette frontière laissant aux russes le temps de se porter sur la frontière est de l'Allemagne. Les franco-russes pensent que le «rouleau compresseur russe» ne fera qu'une bouchée de la 8^e armée allemande. Pour eux, tout sera fini en moins d'un mois ...

L'Allemagne est bien consciente du danger, elle doit frapper vite et fort en France afin de pouvoir ensuite concentrer ses forces contre les russes. Pour mener ce plan à bien les allemands doivent masser une armée considérable. La seule possibilité de faire manœuvrer cette troupe immense est de passer par la Belgique, pays neutre, puis de contourner Paris en passant au-delà de Pontoise, puis de revenir ensuite vers l'est afin d'encercler les armées Françaises qui auront progressé vers l'Alsace. Ce plan proposé par le comte Von Schlieffen n'est possible que si trois conditions sont remplies. D'abord l'aile droite allemande doit être particulièrement renforcée. Ensuite l'attaque doit contourner Paris par l'ouest mais surtout cela implique la violation de la neutralité belge qui peut entraîner l'intervention de la Grande-Bretagne, alliée de la Belgique. Ceci présente un risque majeur pour les allemands car la Grande-Bretagne est alors la première puissance maritime et industrielle du monde. Cependant le plan Schlieffen peut réussir en quelques jours. Après la défaite de la France, la Grande-Bretagne restera seule et acceptera sans doute de négocier sur le dos de la France.

On voit que toutes les parties en présence comptent sur la rapidité de leur mobilisation. Dès que le processus de mobilisation sera enclenché on ne pourra plus l'arrêter ni même le

retarder car tout retard serait fatal : si on parle de guerre il faut aller au bout et la faire sinon l'adversaire qui n'hésitera pas aura un très gros avantage. En Juillet 14, personne ne parle de guerre à Bergerac cependant la machine se met en place. Le 2 Août la France mobilise avec un jour de retard sur l'Allemagne qui a commencé à mobiliser avant la déclaration de guerre.

Dès le 7 Août, les troupes françaises du général Bonneau franchissent la frontière d'Alsace : l'Europe a basculé dans la guerre.



Le 16 Août les armées allemandes envahissent la Belgique de Liège à Longwy ; le Luxembourg est aussi submergé. L'armée belge résiste aux I^o, II^o et III^o armées allemandes et les français vont en Belgique à son aide. De Louvain à Namur et de Dinant jusqu'à Longwy, les mitrailleuses et l'artillerie de campagne allemandes font des ravages terribles dans les rangs français, les pertes sont énormes, on dénombre 130 000 morts en trois jours (20, 21 et 22 Août). Les troupes françaises reculent jusqu'à la frontière franco-belge, Valenciennes est atteinte par les allemands le 24 Août. Après leur marche vers l'ouest, les allemands commencent à refermer leur tenaille en marchant dans la direction sud - sud-ouest. Les français rejoints par les anglais du Maréchal French, se replient vers le sud en pivotant au niveau de Ruffey (près de Verdun). Le 30 Août, la I^o armée allemande de von Kluck est au nord de Montdidier. Le plan Schlieffen se déroule comme prévu. Sur le front russe la situation est encore pire pour nos alliés, la II^o armée du général Samsonov est anéantie le 30 Août à Tannenberg par la 8^o armée allemande du Maréchal Hindenburg.

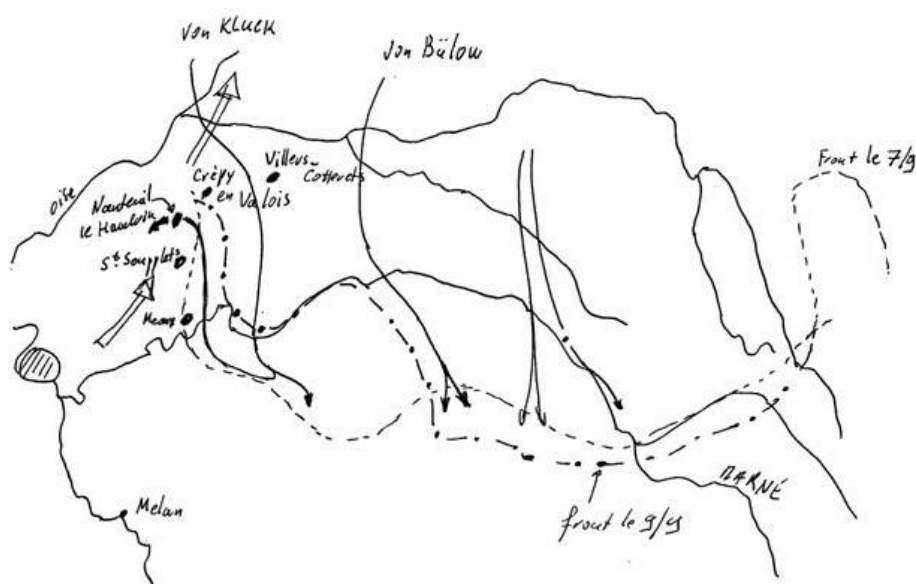
Les diverses armées franco-britanniques se replient toujours mais en restant en contact les unes avec les autres, le front n'est pas rompu. La retraite est cependant à la limite de la déroute. Le Maréchal French signale que les mouvements de ses troupes sont bloqués par les nombreux réfugiés qui fuient les combats et encombrant les routes. La situation est si grave qu'il faut appeler les réservistes de plus de trente ans.

Il semble que von Kluck est convaincu que la victoire est acquise, il veut participer directement à la destruction de l'armée française. Le 31 Août, à Montdidier, il abandonne le plan Schlieffen et oblique franchement vers l'est au lieu de continuer vers le sud. Il bouscule l'armée du Général Maunoury et se dirige vers Compiègne. Le 4 Août il est à Meaux, des rapports allemands signalent que les français abandonnent armes et bagages. Le 5 Septembre les allemands qui ont franchi la Marne sont au sud de Coulommiers ; la défaite semble consommée.

Cependant dès le 4 Septembre, le Général Galliéni, commandant de la place de Paris a remarqué que le mouvement de la I^o armée allemande vers l'est expose son arrière garde à une attaque venue du camp retranché de Paris. La 6^o armée de Maunoury dont le 22^o régiment d'infanterie de Bergerac renforcé des réservistes fait partie, attaque le 6 Septembre à l'aube. L'avant garde enfonce les lignes allemandes à Nanteuil le Haudoin, la plaine est jonchée de cadavres. La 6^o armée fonce vers le nord, vers Villers-Cotterêt, pour couper la I^o armée de ses bases arrières.

Von Kluck doit se replier mais il parvient à retourner son armée et le 13 Septembre lorsqu'il repasse au nord de l'Aisne ce sont ses corps d'élite qui se retrouvent en première ligne et attaquent violemment les réservistes de Maunoury. Pendant ce temps les armées de French et la 5^o armée de Frenchet d'Espérey s'avancent vers Reims et agrandissent la brèche entre l'armée de von Kluck et celle de von Bülow. Pour éviter l'encerclement, ce dernier doit reculer entraînant avec lui le reste des armées allemandes au nord de Soissons et de Reims. La bataille de la Marne est jouée car le front allemand est a été rompu. La bataille de l'Aisne va commencer car la capacité de réaction des armées allemandes est encore presque intacte. La violente contre attaque de von Kluck se porte vers Moulin sous Touvent. Ce sont ces événements tels que les ont vécus les hommes du 22^o régiment d'infanterie de Bergerac qui sont racontés par Arthur Laflaquière.

NOTE : Sa réflexion du 17/09 «Pauvre chérie» fait allusion à la mémoire de sa première épouse décédée peu de temps avant la guerre.



Front de la Marne du 7 - 9 Septembre 14
 ↗ attaque de l'armée Maunoury.

MON JOURNAL

Le 3 - Départ - Limoges - Vierzon.

Le 4 - Juvisy - Sotteville-lès-Rouen.

Le 5 - Sotteville-lès-Rouen - Arrivée à Pontoise à 5h.

Le 6 - Départ de Pontoise - Au loin le canon gronde - Le soleil monte peu à peu - Chaleur lourde - Etape Argenteuil.

Le 7 - Départ d'Argenteuil l'après-midi - Etape Aubervilliers - Population accueillante - Chaleur étouffante.

Le 8 - Départ d'Aubervilliers - Marche longue et pénible sous un soleil de plomb - Direction nord-est - Je fatigue beaucoup et quelques instants avant la grand'Halte l'estomac me manquant je m'abats sur le bord de la route. Je continue jusqu'à l'étape sans sac. A Mitry de 8h à 9h 1/2 on entend une vive canonnade.

Le 9 - Le lendemain départ à 4 heures - On approche de l'ennemi et on ne suit plus la route. Je vois pour la première fois des Prussiens, des prisonniers encadrés de gendarmes. On trouve partout des traces de lutte car on s'est battu là. Nous arrivons un peu en arrière de notre artillerie qui tire presque sans arrêt. Un grand combat se livre et nos artilleurs prétendent que cela va bien. Nous creusons des tranchées en cas d'attaque où une partie de la compagnie passe la nuit. (St Soupplet).

Le 10 - Départ pour St Mard, localité un peu en arrière. Nous attrapons une bonne rosée qui nous trempe jusqu'aux os. Pour comble ma section est de garde et je passe une bonne partie de la nuit à relever des sentinelles.

Le 11 - Départ de S^t Mard. Je ne me ressens pas de la fatigue de la nuit. Longue marche vers le nord est. Nous passons près de nombreux cadavres Prussiens qu'on n'a pas encore eu le temps d'enterrer. Ils sont là dans le fossé dans la position même où la mort les a surpris. Certains ont du souffrir avant de mourir. Vision horrible qui jette un froid au cœur. Les cadavres de chevaux sont aussi nombreux et l'on marche toujours dans cette atmosphère empuantie.

Nous passons à Nanteuil le Haudoin gentille petite ville complètement mise à sac par les Alleboches. Une rosée nous douche pendant deux heures et nous couchons dans une petite localité à 6 km de Crépy en Valois. (Ormoy-Villers).

Le 12 - Départ à 4h. A 5h1/2 nous traversons Crépy en Valois. Les Prussiens en sont partis la veille en causant cependant moins de dégâts qu'à Nanteuil.

Nous marchons, toujours. La pluie, une pluie fine nous prend tandis que nous traversons la forêt de Compiègne ; elle ne nous quittera plus de la journée. Etape très longue. Vers 4 heures nous nous arrêtons dans un champ jusqu'à 9 heures. On gèle sous la pluie et le vent. Enfin départ pour le cantonnement où l'on arrive vers 11 heures du soir. Mauvaise journée, mauvaise nuit. Cependant le troupière fume, rit et se montre plein d'entrain. (Morierval).

Le 13 - Départ à 5 heures toujours sous la pluie. Les Prussiens ont passé l'Aisne; nous allons les poursuivre. La canonnade continue parfois violente d'autres fois plus calme. Après une assez longue attente nous passons l'Aisne à notre tour à l'est d'Attichy, les uns sur un pont de bateaux construit par le génie, les autres sur un vaste radeau. Nous arrivons à Bitry et tandis que nous nous sommes arrêtés dans la rue et sur la place de l'église un obus allemand tombe et fait une vingtaine de victimes, les premières hélas de notre pauvre régiment déjà si éprouvé dans le nord, et reconstitué depuis peu. La canonnade continue encore 2 heures.

Le 14 - Départ à 5 heures encore avec la pluie. Nous prenons position sur un plateau et presque aussitôt les obus pleuvent sur nous et tout autour. Nous nous replions un peu et prenons une autre route dans un ravin. Jusqu'au soir, c'est une marche pénible et dangereuse. A chaque instant des obus éclatent au dessus de nous surtout vers 4 heures du soir. Notre artillerie prend parait-il le dessus et les Boches reculent. Nous couchons à Moulin sous Touvent.

Le 15 - Départ à 4 heures. Nous allons occuper les crêtes du ravin de Moulin. Violente canonnade dès le début et toute la journée il en sera ainsi.

Un peu en avant de nous la fusillade est aussi très vive et ce ne va plus être au dessous de nous dans le fond du ravin qu'une procession de malheureux blessés qui vont se faire panser à l'ambulance. Le soir nous couchons sur nos positions.

Le 16 - C'est une répétition de la journée du 15. Canonnade, fusillade, longue théorie de blessés. Les vivres sont rares l'eau aussi. Pourtant il pleut abondamment.

A nuit noire on se retire un peu, on touche une ration de pain, moitié en farine moitié en bien cuit ; puis on bivouaque dans un champ d'avoine sous l'eau et sous le vent.

Le 17 - Départ du bivouac avant jour. Il faut être sur les mêmes positions avant qu'il ne fasse trop clair. La pluie a cessé mais il fait grand vent. Ma section se porte en avant du ravin un peu en arrière de la crête. Nous restons là couchés à plat ventre de 10h1/2 du matin à 9 heures du soir tandis que nos camarades creusent une tranchée au bord du ravin. Journée pénible. Les

obus passent à 2 m à peine au dessus de nous en rasant la crête et vont éclater quelques mètres derrière nous, tandis que les balles bourdonnent désagréablement à nos oreilles. Pauvre chérie je t'ai invoquée bien souvent ce jour là et tu m'as protégé j'en suis sûr.

Enfin à 9 heures nous revenons dans les tranchées où nous couchons. Quelques uns manquent à l'appel. Pauvres enfants !

Le 18 - Nous sommes sur place. Le canon qui a tonné plusieurs fois la nuit recommence sa chanson monotone. On s'y habitue d'ailleurs et on ne bronche plus sous les obus. On acquiert vite le flair qui vous dit que les obus sont ou ne sont pas pour vous. La pluie elle aussi est revenue avec le vent. C'est une erreur de croire qu'on est à l'abri dans la tranchée et nous sommes bientôt trempés. Peu de fusillade. Les Alleboches se contentent de nous envoyer des obus et surtout ce jour là des obus de siège. Je n'aime guère ceci. Le village est bombardé ce qui empêche une corvée d'aller chercher de l'eau. On n'a ni pain ni eau depuis deux jours car les convois ne peuvent arriver là. On grelotte de froid et de fièvre. Pour mon compte je suis harassé; j'ai une forte diarrhée et je fais du sang.

Enfin à 9 heures du soir ordre de partir. On arrive à Tracy le Mont vers minuit. Une brave femme me vend un reste de saucisson que je dévore avidement. Du vin il n'en faut pas parler. Je n'en ai pas vu depuis Aubervilliers.

Le 19 - Le régiment a semblant de repos ce jour là et on l'amène près de S^t Crépin aux Bois en cantonnement d'alerte. Je me fais porter malade et le médecin me fait monter dans l'ambulance.

Le 20 - Le régiment est de réserve et est amené au même endroit avec la pluie cette fois. Tandis que ma compagnie est de grand garde le régiment reçoit l'ordre de se porter en avant. Nous le rejoignons bientôt et recommençons ensemble à recevoir obus et balles. Toujours de nouvelles victimes et mon escouade perd encore aujourd'hui 2 hommes.

Le 21 - Après avoir cantonné dans une ferme voisine nous revenons aux mêmes positions qu'il nous faut bientôt abandonner sous les obus ennemis. Nous nous portons sur d'autres positions quand tout à coup quelques obus de siège tombent et sèment la mort parmi nous. La pluie se met aussi de la partie tandis que nous nous reposons quelques instants sur le versant d'un ravin en attendant de prendre nos positions comme soutien d'artillerie. Le soir vers 8 heures départ, on va occuper une position avancée sous la ferme de la Falaise tout à fait aux avants postes. Tandis qu'on chemine silencieusement dans la nuit une vive fusillade nous accueille. Les mitrailleuses et les fusils crépitent tandis qu'une grêle de balles crible les branches de la lisière du bois où vivement on se couche. Pendant une demi-heure qui nous paraît un siècle, nous sommes ainsi arrêtés. Miracle ! Personne n'est blessé ! Tous les coups ont été portés trop hauts.

Nous avançons un peu plus. Nouvelle fusillade sans résultat. Enfin vers 10 heures on arrive aux tranchées avancées. La nuit se passe sans incidents mais qu'il fait frais.

Le 22 - On attend le jour avec anxiété. Les Boches sont signalés à l'aube ; dispositif de combat derrière un talus puis attente qui paraît longue. Ah ! Qu'on voudrait en tenir un au bout de son fusil.

Déception on se replie salués par la fusillade dès que nous apparaissions sur la crête. Jusqu'à 10 heures c'est la retraite sous le feu des ennemis. Pertes sensibles occasionnées par

les obus. Dans un passage étroit je m'égare avec quelques camarades. Nous rejoignons peu après le régiment qui part reprendre les positions de la veille.

Le soir, retour à la ferme de Maenval pour cantonner. Je suis bien fatigué.

Le 23 - Réveil à 4 heures. Je me fais porter malade et pars pour Berneuil passer la visite. Le médecin se trouve à Attichy. Il faut s'y rendre. Je passe la visite et suis évacué sur l'ambulance.

Le 24 - Je passe de nouveau la visite et le lendemain suis évacué sur Villers-Cotterêts.

Du 25 Septembre au 3 Octobre - Repos à Villers-Cotterêts.

Arthur Laflaquière regagne le front le 4 Octobre. La situation a changé, la contre attaque allemande de von Kluck vers l'ouest entre Noyon et Compiègne a été stoppée. Depuis le 21 Septembre les deux armées cherchaient à déborder l'adversaire par le nord, «la course à la mer» avait commencé. Ce jour là (21 Septembre) les combats les plus au nord se déroulaient vers Péronne. Le 30 Septembre, ils étaient entre Lille et Béthune. Ce mouvement vers le nord s'explique par la volonté de prendre l'adversaire à revers mais aussi parce qu'on veut s'assurer la maîtrise des ports belges et français de la Mer du Nord. Si les Allemands s'en rendent maître ils pourront empêcher l'arrivée des renforts et du matériel venu d'Angleterre. Après des combats extrêmement meurtriers notamment dans la région d'Ypres le front atteint la mer, la seule solution pour vaincre consiste à percer les lignes ennemies. La guerre de mouvement est finie, l'armée française copie le comportement des Allemands qui fortifient les positions qu'ils tiennent et les deux armées s'enterrent sur les positions qu'elles occupent. Le 22^e Régiment de Bergerac a été basé dans la Somme entre Roye, occupée par les Allemands et Amiens. La lecture des notes écrites dans la tranchée montre que les conditions étaient franchement inhumaines et l'on peut penser qu'elles sont atténuées par la pudeur de l'auteur (ainsi la narration des soins donnés au blessé le 29 Octobre ne fait pas mention des derniers instants de celui-ci, les points de suspension sont de l'auteur et laissent supposer bien des choses qu'il nous avait confirmées oralement).

NOTE : Comme l'auteur était agent de liaison, j'ai retranscrit en italiques des messages qu'il a transmis (7 et 17 octobre) et qui concernent directement les événements qu'il a notés dans son journal.

SUITE DU JOURNAL

Le 4 Oct. - Départ de Villers pour le Bourget où l'on doit me diriger sur mon corps. Accueil aimable des habitants.

Le 5 - Départ du Bourget à 1h 1/2 et départ de la gare à 7 heures ; itinéraire : Creil, Compiègne, Montdidier, Hargicourt où je débarque vers 3 heures. J'entends au loin la canonnade très vive. Je dîne fort bien avec les conducteurs des voitures de ravitaillement et je pars avec eux vers huit heures en pleine nuit à la rencontre de mon régiment. Le canon nous guide et après près de 5 heures de voyage nous arrivons à Rouvroy où est cantonné le 308^e. Là tandis que l'on fait la distribution des vivres je reçois aussi les premières nouvelles du pays. Une lettre de mon père et de ma tante. Je retrouve ma compagnie et vais me coucher.

Le 6 - Réveil à 5h 1/2. On s'équipe, on forme les faisceaux dans la cour de la ferme où nous avons couché et attendons. On attendra ainsi presque toute la journée avec des

alternatives d'alerte et de tranquillité. Enfin le soir, à la tombée de la nuit nous partons aux avants postes dans les tranchées. Mais quelle dépense en obus, font les Boches. Et dire qu'il y a un mois on disait qu'ils avaient peu de munitions

Le 7 - Nous avons eu pendant la nuit plusieurs concerts si l'on peut qualifier de musique le bruit infernal produit par le roulement des mitrailleuses et le crépitement des fusils d'un côté, l'éclatement des obus et des coups de canon d'un autre et enfin le sifflement des balles et le ronflement des éclats d'obus.

Nos tranchées étaient cependant confortables à comparer à celles que nous avons occupées jusque là, néanmoins nous avons eu froid le matin. La journée se passe comme s'est passée la nuit, mais l'intensité du feu a cru avec l'intensité de la lumière. Les avions allemands sont sans cesse à nous survoler, réglant le tir des canons, repérant les emplacements des troupes ; dans les accalmies on entend le grondement de leurs moteurs tout là haut et c'est à peine si on les aperçoit.

Par moment le tir de leurs grosses pièces est dirigé sur le village où est cantonné le reste du régiment. Des maisons, s'écroulent d'autres flambent et c'est l'affaire de quelques heures car toutes les maisons regorgent de paille.

A partir de midi je deviens planton près du commandant pour assurer la liaison avec la 22^e compagnie et je m'aperçois aussitôt que ce n'est pas une sinécure car il faut se promener souvent sous les obus pour porter des ordres.

Le soir à la nuit les soldats qui sont restés 24 heures dans les tranchées sont remplacés et la compagnie cantonne. Pour ma part je couche dans le même cantonnement que l'ambulance mais je n'ai pu dormir de la nuit avec tout ce que j'ai vu et au milieu des plaintes et des gémissements des blessés et Dieu sait s'il y en eut cette nuit là ! La 138^e brigade a fait une attaque de nuit et a remporté quelques succès mais elle l'a payé cher.

Pauvre 2^e chasseurs à pied !

Le 7

L'attaque de la 138^e brigade qui devait se porter sur Fauquescourt, la Chavale et Parvilliers débouchera au sud de Rouvroy avec Parvilliers comme objectif. La ligne au sud de Rouvroy sera franchie vers 16 heures ou 16 h. 30. L'attaque de cette brigade sera couverte sur son flanc gauche par le 92^e. Rester dans les tranchées et surveiller sur le front à droite et à gauche.

Le 8 - Le jour est long à venir, il arrive enfin. Rien n'est lugubre comme la mitraille pendant la nuit. Les obus ont continué à tomber sur le village de Rouvroy et par moment quelques balles ?????? Toute la journée, le village va être bombardé avec les fameuses marmites. Brr ! ... Cela fait plus de bruit et de dégâts matériels que de mal aux hommes. Cependant l'une d'elles tombant dans la cour de la ferme où était cantonnée ma compagnie a fait 4 malheureuses victimes. Le clocher, toutes les maisons du village sont tour à tour endommagés. Plus un civil ne reste là et l'on voit errer dans les rues des vaches, des veaux, des cochons. La canonnade continue de plus en plus violente puis tout à coup, silence ! On a l'intuition que quelque chose de grave se passe. Notre régiment doit être relevé le soir même

et nous devons partir à la nuit tombée ; mais d'ici là que va-t-il se passer ? Le temps s'écoule dans l'anxiété ; quelques mesures prises augmentent encore cette espèce de malaise. On a un vague sentiment d'appréhension. Tout à coup la canonnade reprend, on aime presque autant ce tapage étourdissant que ce silence lourd.

Enfin la nuit arrive ! Le régiment ne partira qu'à 4 heures du matin. Toute la nuit le canon nous a gratifié de ses libéralités mais on respire plus librement, ce que l'on craignait ne se produira pas.

Mauvaise nuit néanmoins.

Le 9 - Partis de Rouvrois vers 4 heures et salués par quelques "marmites" nous arrivons à Bouchoir situé à quelques kilomètres, un peu avant le jour. Le temps de se reconnaître un peu et voilà la gaie lumière. Nous passons en partie (6^o bataillon) la journée dans nos cantonnements et nous nous occupons sérieusement de notre toilette et de nos vivres.

Bonne journée ! Quelques marmites sifflent bien au dessus de nos têtes, mais pressées sans doute, elles filent un peu plus loin accompagnées par nos lazzis. Il faut bien rire un brin ; puis il semble qu'on est tout autre. Quelle différence avec la veille. La nuit ressemble à la journée. En résumé : bon gîte bonne nourriture.

Le 10 - Nous partons à 4 heures du matin occuper des tranchées en dehors du village de Bouchoir et sur la route de Roye qui est à quelques kilomètres.

Ma compagnie est tout à fait en première ligne et j'ai été obligé de faire plusieurs fois le parcours pour porter des ordres ; aussi suis-je quelque peu fatigué.

La journée est plutôt bonne et c'est à peine si, de temps en temps, quelques obus, des marmites surtout viennent nous rappeler que nous sommes en état de guerre.

Les hommes sont assis dans les tranchées et la plupart dorment. On ne se croirait vraiment pas en guerre.

On dort dans les tranchées tant bien que mal et malgré la fraîcheur nous ne souffrons pas trop.

Le 11 - Petit à petit l'ombre disparaît et le jour arrive ; un jour brumeux et froid. Le brouillard s'épaissit et mouille. On est encore pour toute la journée dans les tranchées, je recommence mes promenades dans la tranchée au poste du commandant.

On n'entend et on ne voit rien. C'est à croire qu'il n'y a plus d'ennemis devant nous. Hélas il est bien là l'invisible Boche qui nous guette et nos patrouilles viennent nous l'affirmer. Vers midi une courte mais violente canonnade vient rompre un peu la monotonie de cette longue journée pourtant bien ensoleillée. Puis plus rien ! Tout semble dormir. Personne cependant ne dort de ceux qui ont la charge de garder le régiment.

Tout à coup vers 4 heures l'ordre arrive de s'assurer si les Boches sont en force dans le village qui se trouve en avant de nos tranchées. Nos canons entrent en danse et 5 minutes après le village disparaît dans la fumée. Le bombardement continue tandis que ma compagnie déployée en ligne de tirailleurs se porte sur le village du Quesnoy. Elle s'en approche reçue par des coups de fusil tandis que notre artillerie s'arrête pour ne pas les blesser et que l'artillerie allemande nous crible d'obus ! On est assez à l'abri dans les tranchées et nous

n'avons pas trop à souffrir de cette pluie de fer. J'ai pourtant entendu siffler des obus bien près de mes oreilles ce soir là et j'ai vécu quelques secondes où je n'en menais pas large.

Enfin après une bonne heure de bombardement le calme est à peu près revenu et nous avons été relevés dans les tranchées par le 5^o bataillon. Nous avons couché dans nos cantonnements du 9. Il y a eu 3 blessés à la compagnie.

Le 12 - Journée plutôt calme. On entend de temps à autre une marmite qui passe en sifflant et tombe avec un bruit d'enfer tantôt à droite tantôt à gauche du village. Nous passons la journée au cantonnement pour aller relever à 5 heures le 5^o bataillon. Ces journées sont presque des jours de repos bien que Bouchoir ne soit éloigné que de 2 kilomètres du Quesnoy occupé par les Boches. Relève à 6 heures.

Le 13 - La nuit s'est passée dans les tranchées. Les quatre caporaux de planton en ont une petite à leur usage, à proximité du poste de commandement, tout près du village. C'est un petit fossé recouvert de planches et de paille où ma foi l'on n'est pas trop mal. La paille qui recouvre le sol est abondante et l'on s'y enfonce volontiers entre chaque course. C'est presque du confortable dans la guerre.

Le jour arrive sans incident. Ce sera une réédition de la veille : calme et échange de politesse (en la circonstance, coups de canons avec MM. du Quesnoy).

Le 14 - C'est une copie du 12. On alterne un jour aux tranchées, un jour en réserve au cantonnement. Nous avons avec nous à Bouchoir le 307^o - à Erches le 115^o à Folies le 250^o.

D'ailleurs personne n'est à l'abri des infernales marmites, pas plus dans les maisons que dans les tranchées. Le soir on va occuper les tranchées à 6 heures.

Le 15 - Quelle nuit que celle du 14 au 15. Le bataillon est dans les tranchées depuis 6 heures quand vers 9 heures à notre droite la fusillade éclate peu rude au début et lointaine. Mais petit à petit elle augmente de front et d'intensité. Le canon mêle sa grosse voix au concert tandis que les mitrailleuses se font entendre de plus en plus près.

Le régiment entier est alerté et attend sur ses positions l'attaque qui semble être proche. Le vacarme toujours plus intense dure plus de deux heures puis petit à petit il décroît et cesse bientôt vers minuit. Le 3078 n'a pas été attaqué mais si fait les autres régiments qui étaient à notre droite. Tout s'est borné à quelques obus adressés franco à notre adresse.

Nous ne tardons pas les 4 plantons à nous étendre dans la paille ; mais voilà que tout à coup vers 2 heures, cette fois à notre gauche la danse recommence aussi violente et avec un orchestre semblable ! Alerte! Allons-nous être attaqués cette fois ? On se tient sur ses gardes. Cela dure une heure et demie, puis silence pour la deuxième fois. Jusqu'au repos ; mais que j'aime peu voire les éclairs produits la nuit par les canons et les obus.

La journée du 15 est assez tranquille mais moins que les précédentes car les obus pleuvent un peu plus dru. Le soir nous revenons au cantonnement habituel.

J'ai eu une émotion ce soir là avec un de mes camarades. Comme nous allions communiquer un ordre à nos C^{ies}, nous avons été surpris en pleine route par une rafale d'obus qui éclataient sur nos têtes. Coup sur coup nous en avons essuyé deux autres et enfin une

quatrième, qui cette fois, nous a laissé plus calmes car nous venions de sauter dans une tranchée.

Le 16 - La nuit a été plus calme que la précédente : il y eut néanmoins quelques coups de feu tirés et quelques obus sont tombés sur le village. La journée a été très tranquille.

Départ à 6 heures pour les tranchées.

Le 17 - Certaines indications nous laissent prévoir pour la nuit du 16 au 17 des évènements importants (groupe franc)

Note du Colonel

Le soir du 16 Octobre à 21 heures les groupes francs du 250 - 307 - 308 franchiront la ligne des tranchées ; A 21 heures le 250° marchera sur la côte 100, nord du Quesnoy, le 307 sur le saillant ouest du Quesnoy et le 308 sur le saillant sud-ouest du Quesnoy.

Le groupe du 308 partira du point de jonction entre les 307 et 308. Le groupe du 308 partira de la route d'Amiens. Les groupes rentreront par les mêmes chemins.

Prévenir les C^{ies} et les hommes pour éviter toute méprise.

Prévenir aussi le 115° en établissant la liaison avec ses tranchées.

Je préviendrai moi même le colonel de régiment.

Le 6° bataillon relèvera le 5° à 18 heures précises.

Redoubler de surveillance cette nuit à cause du brouillard et envoyer des patrouilles fixes en avant des tranchées après le retour des groupes francs.

Il n'en a rien été la nuit a été on ne peut plus calme.

Il en est ainsi de la matinée. Mais vers midi et demi l'ordre arrive de se tenir prêt car une attaque faite par d'autres régiments doit se produire vers 1 heure 1/2. Que va-t-il arriver ? A l'heure où j'écris on attaque à gauche, au devant et à droite de nous. Le canon tonne sur un front de 10 à 12 Km. Près de nous nos canons crachent presque sans arrêt. Les Allemands ne répondent pas encore. Cela viendra sans nul doute. Leurs mitrailleuses sont beaucoup plus bavardes et leurs roulements se précipitent effroyablement. Je m'arrête pour l'instant, la bataille est commencée.

Ah ! J'avais bien prévu nous avons évité la danse pendant longtemps mais nos artilleurs s'arrêtent lorsque nos soldats arrivaient à la zone dangereuse de nos propres obus. Les Boches ont riposté. Mon Dieu, qu'il en est tombé des marmites ! ...

Comment sommes-nous encore là ? C'est miracle que nous n'ayons pas été écharpés, écrabouillés, pulvérisés. L'une d'elle est tombée sur la maison où est installé le poste du commandant. La charpente, le plancher ont été brisés ; pas une tuile ne reste sur le toit. Heureusement nous venions de sortir de la maison et bien que nous soyons qu'à 6 ou 8 m d'elle nous n'avons pas eu de mal. Nous sommes restés dans une grange, abri illusoire, tout le reste de la soirée. Les obus ont continué à pleuvoir autour de nous, brisant plusieurs tuiles de la grange mais ne blessant personne. Quelques uns même n'ont pas éclaté. Cela a duré une heure et demie. Enfin nous avons été relevés ; mais charmante soirée !

Le 18 - La nuit a été calme mais bêtement j'ai fait connaissance avec les scharpnels au matin.

Comme je sortais, en bon bourgeois, de mon cantonnement pour communiquer des ordres, un obus m'éclate sur la tête et un diable de petit scharpnel me tape sur le coude. J'ai cru de prime abord avoir le bras cassé car je ne pouvais pas le remuer ; heureusement il n'en a rien été. Ce n'est qu'un bobo sans importance. Je ne veux même pas me faire panser mais le commandant l'exige. On veut me donner deux jours de repos mais je ne veux pas les prendre et je continue mon service peu pénible d'ailleurs aujourd'hui.

Le reste de la journée est tranquille et nous revenons aux tranchées à 6 heures.

Le 19 - A une nuit assez tranquille succède une calme journée. De temps à autres quelques rafales d'obus de part et d'autre, quelques coups de fusil et c'est tout. Mon bras me fait un peu souffrir mais ce n'est rien. A 6 heures nous revenons à nos cantonnements.

Le 20 - C'est une copie de la veille. Echange de coups de canons. A 6 heures dans les tranchées.

Le 21 - Nuit calme. Duel d'artillerie dans la journée. A deux heures nos canons donnent vivement. Qu'y a-t-il ? La réponse viendra-t-elle ? Je sors pour voir l'effet produit.

Elle n'a pas tardé en effet !

A peine étais-je sorti de la grange où nous sommes qu'une marmite tombe à 50 m de nous. Je me jette à plat ventre et écoute anxieusement tomber autour de moi les éclats et les tuiles cassées.

A peine relevé j'ai juste le temps de me précipiter dans une espèce de cave où on est presque en sûreté.

Quelle distribution mon Dieu. Tandis que j'écris marmites et obus de campagne pleuvent. Un coup n'attend pas l'autre. J'entends même à plusieurs reprises un toit dégringoler. Je pense que c'est l'église déjà pas mal endommagée qui est bombardée.

Quel tintamarre. Cela siffle, détone, ronfle, s'écroule !

Notre artillerie se tait.

Quand on se sent un peu en sûreté on gouaille. Charmante soirée dit-on. Il y a mieux sans doute. Je m'arrête et j'écoute se dérouler le programme. Il est 5 heures et demi quand finit. Trois heures de bombardement sur un coin de village ! Je sors de ma cave. Quelle tristesse ! Les maisons sont éventrées, la rue semée de poutres et de pierres, la pauvre église, toujours debout a des trous béants dans ses murs et sa toiture. Il semble qu'elle va s'écrouler.

Nous passons au milieu de ces ruines et revenons au cantonnement vers 6 heures.

Le Jeudi 22 - Nuit très calme. Quelques rares coups de canon. On dort les poings fermés si bien que le jour arriva bien vite. Café, pain rôti au réveil comme d'habitude. Il faut bien se remettre un peu des émotions de la veille. Un peu de toilette, un coup de main à la cuisine et l'heure du déjeuner arrive. C'est l'emploi du temps habituel d'une journée au cantonnement, tandis que de temps à autre un obus siffle au-dessus de nos têtes et éclate tantôt loin tantôt près.

Quelques ordres à porter, puis voilà le dîner et enfin le départ pour les tranchées vers 6 heures.

Le Vendredi 23 - La nuit s'est passée dans l'anxiété. Des nouvelles graves arrivent subitement vers 6 heures : Une armée allemande a débarqué à Ham en face de nous et il faut s'attendre à une attaque. Vers le nord les éclairs des canons se succèdent sans interruption. Les projecteurs allemands fouillent la campagne et des fusées lumineuses éclairent subitement nos tranchées où l'on ne dort pas. Les patrouilles circulent toute la nuit.

Cependant rien ne se produit et le jour arrive sans incidents marquants.

La journée ressemble à beaucoup d'autres. Envoi d'obus de toutes sortes qui font toujours beaucoup de bruit. Nous sommes relevés à 6 heures sans autre incident.

Le Samedi 24 - Réveil à 3 h 1/2. Alerte !

On se rassemble, on attend jusqu'à 6 heures, puis on revient au cantonnement où l'on doit passer la journée. Elle ressemble à toutes les autres : bonne chère et pluie de marmites. Cela devient presque monotone tant on s'habitue à ces émotions là : un sifflement, un formidable coup de tonnerre, des éclats qui partent de toutes parts en ronflant et voilà !

5 heures ; Voilà ! Ecrivais-je, mais hélas ! Plusieurs rafales d'obus éclatent au-dessus de nous, l'un d'eux pénétrant par la toiture a traversé le plancher et a éclaté criblant un de nos camarades. Le pauvre est mort sans reprendre connaissance. A qui le tour maintenant !

Le Dimanche 25 -

Le 26 / Le 27 - Journée monotone. Bombardement du village. Quelques blessés. Ce n'est qu'un duel incessant d'artillerie.

Le Mercredi 28 - Les journées se ressemblent toutes. Alerte le matin, il faut se tenir prêt. Toute la journée bombardement. Les boches ont fini aujourd'hui de descendre le clocher et la pauvre église de Bouchoir ne semble plus de loin qu'une vieille grange aux trois quart démolie.

Tout à coup après la relève et tandis que les hommes du 6^o Bataillon se rendent aux tranchées, un ordre bref arrive et que nous allons communiquer aux C^{ies} : Attaque, demain à la pointe du jour ; il faut s'emparer du Quesnoy si possible !

Vous jugez si la nuit est bonne ! Combien parmi nous disparaîtront ?

Le Jeudi 29 - Un brouillard épais nous cache le village. On ne voit pas loin devant soi. Dans ces conditions l'attaque est retardée. Puis tout à coup un ordre : l'attaque commencera à midi 30.

Quelle soirée ! C'est inimaginable. Nous nous transportons dans la tranchée extrême d'où doit partir l'attaque et aussitôt la bataille commence furieuse. C'est d'abord notre artillerie qui crible le Quesnoy d'obus. Un coup n'attend pas l'autre. Cent orages ne feraient pas plus de bruit que ces canons de tous calibres qui vomissent du fer. Puis les soldats sortant petit à petit des tranchées se portent en avant. Mais alors l'artillerie ennemie riposte avec la même

violence que nous. Le plateau est un enfer, la position est presque intenable. Nos soldats sont fauchés à peine hors des tranchées. Là devant nous sur une ligne de tirailleurs qui s'était couchée plusieurs rafales d'obus éclatent. Hélas quand il faut avancer 7 ou 8 hommes restent étendus sans mouvement tandis que les blessés reviennent en rampant dans la tranchée qu'ils avaient quittée. L'un d'eux frappé à la tête s'affale sur moi et tandis que je le panse son sang ruisselle sur ma capote

Cela a duré jusqu'à 6 heures, hélas ! Presque sans résultat. Le Quesnoy n'est pas pris bien qu'on s'en soit approché et il faudra sans doute recommencer demain.

Belle perspective !

Le Vendredi 30 - Après une nuit agitée, remplie d'escarmouches, le bombardement commence avec le jour. Toute la matinée il en sera de même : duel d'artillerie, chacune cherchant à détruire l'autre et à faire le plus de mal possible à l'adversaire.

A 1 heure les régiments se portent à l'attaque. C'est la réédition d'hier soir. Notre régiment qui attaque de face ne peut plus avancer sous cette pluie de fer. Il se replie mais pour se porter plus vivement à l'attaque.

C'est inimaginable, ahurissant Enfin à l'entrée de la nuit on entend sonner le clairon puis de grands cris se mêlent au tapage du fusil et du canon. L'instant est émouvant, on est prêt à pleurer

On attend anxieusement des nouvelles ? On va les chercher ; Hourra ! Le Quesnoy est occupé par nos troupes.

Va-t-on pouvoir le garder ?

Des prisonniers arrivent. L'un d'eux est instituteur en Westphalie et j'ai l'occasion de lui causer. C'est un charmant jeune homme, 22 ans qui cause assez bien le français. Presque tous d'ailleurs sont jeunes, certains même n'ont que 17 ans. Ils tremblent de peur car leurs officiers leur ont fait croire que les prisonniers étaient fusillés en France. On les rassure un peu et leur physionomie change absolument.

Nos troupes ont pris également 3 mitrailleuses et 2 canons qui sont ramenés à Bouchoir.

Le Samedi 31 - Ainsi qu'il fallait s'y attendre, la nuit n'a pas été tranquille. Les Boches ont fait une contre attaque vigoureuse pour tâcher de reprendre le Quesnoy, mais elle a été sans résultat. Toute la nuit n'a été qu'une série de combats dans lesquels les boches ont été repoussés. La journée a été digne de la nuit. Ce n'a été qu'un long combat d'artillerie et d'infanterie avec quelques accalmies.

Mais quelle nuit que celle du 31 au 1^{er} ! Nos pauvres troupiers n'ont pas eu moins de sept attaques à subir, toutes repoussées.

L'ombre est déchirée par les éclairs des canons tandis que le vacarme est indescriptible. Ce tumulte est impressionnant la nuit.

La journée est moins agitée que la nuit mais nous pouvons nous assurer que les Boches ne sont pas sans marmites.

Le Dimanche 1^{er} Nov. - C'est la Toussaint ! Beaucoup de nos petits soldats sont encore sans sépulture. De place en place un petit monticule de terre, une petite croix faite avec deux

morceaux de bois de fortune alterne avec les trous d'obus. Il n'y aura pas de fleurs sur ces tombes là aujourd'hui seul le soleil de cette belle journée d'automne les fleurira. Les parents, les veuves, ignorants du sort des leurs ne viendront pas verser de pleurs sur cette motte de terre qui recouvre ce qu'ils avaient de plus cher. Plaignons-les !

Hélas ! Ne suis-je pas comme eux !

La journée est subitement calme au contraire de ses devancières. Par moments les Boches se sont rappelés à notre bon souvenir par quelques envois d'obus.

Le Lundi 2 - Terrible journée de bombardement comme on n'en a pas vu. Toute la journée les obus de tous calibres ont plu sur nos tranchées et malheureusement nous avons eu pas mal de victimes.

Peu de fusillade ; l'infanterie allemande a reculé prudemment tandis que l'artillerie nous criblait de projectiles. Nos soldats en ont profité pour aller plus avant.

Nuit assez calme

Le Mardi 3 - Journée calme et ensoleillée suivie d'une nuit très tranquille.

Le Mercredi 4 - Il y a aujourd'hui ordre d'enlever un village un peu en arrière et au sud du Quesnoy. C'est le 4^e Corps qui doit le faire et notre régiment doit coopérer avec deux C^{ies} à cette attaque. L'attaque qui devait se faire à huit heures ne se fait qu'à 11 heures à cause du brouillard. Mon Dieu quelle canonnade que leur sert nos canons. On dirait le roulement d'une colonie de tambours. Puis les colonnes d'infanterie partent à l'attaque

Il est trois heures ; nos soldats ont l'air d'avancer pendant que j'écris ces quelques lignes tandis que nos

Ces carnets s'arrêtent en Novembre 14 (il manque une page qui devait être écrite mais le reste du carnet est vierge). On peut se demander pourquoi cet arrêt brusque. Personne ne connaît la réponse mais si l'on fait une lecture attentive on peut penser que les événements du 29 Octobre (mort de son ami) et du 30 (conversation avec le jeune instituteur allemand prisonnier) l'amenaient peu à peu à avoir un regard critique. Peut-être n'a-t-il plus voulu se forcer à réfléchir pour mieux supporter l'insupportable. Il n'a plus écrit jusqu'à la fin de la guerre mais il a ramené des photos des tranchées dans lesquelles il évoque la vie quotidienne des soldats, la soupe, le repas de Noël dans la tranchée, son «gourbis» (abri enterré).

Ces carnets donnent une dimension humaine aux événements de cette période. A le parcourir, la Marne, l'Aisne, la Somme, ces rivières qui ont donné leurs noms à des batailles de cette guerre que le Maréchal Lyautey a qualifié de «guerre civile européenne» deviennent autre chose que des noms abstraits car nous prenons conscience qu'ils font partie intégrante de notre histoire personnelle.

BIBLIOGRAPHIE

La grande Guerre, Pierre Miquel, FAYARD 1983.

Le sang de la Marne, Philippe Conrad, N° 31 de la revue HISTORICA.

La Troisième République, Pierre Miquel, FAYARD, 1989.

Les carnets de Guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918, MASPERO, 1979.

(C) Copyright GAM